

Yaël Pachet

Déménagement du moi

UN QUI DORT

À son flanc attentive, je feins le sommeil et le silence et l'immobilité. Et cela dure car son endormissement fut si soudain qu'il m'a laissée comme figée en moi contre moi-même, et qu'ainsi, chaque seconde qui feint de passer, secoue mon cœur tremblant. Ah il ne s'agit pas que le temps passe, mais de passer à travers le temps. Sur l'étroite bande de matelas par ailleurs largement occupé par elle, j'apprends en vain la patience. Est-ce ma mère qui dort ainsi? On n'entend pas sa fatigue. Tout est si léger, la lumière qui vient de la cour, tamisée par un voile, adoucit la journée, les murs blancs, la glace au-dessus du radiateur où un jour, petite et grande, je scrutai en vain sur mon visage les signes de l'étrange effondrement intérieur inconnu jusqu'alors (c'est un coup de « blues » m'expliquèrent mes parents), les bijoux dans une jolie boîte sur un petit guéridon en bois, tout est si simple, et semblable, et évident, que la maladie n'a pas loisir de se montrer ici. Sous son joli bonnet pâle on crâne de poussin, mais le mien n'est pas vraiment très garni non plus.

Ailleurs, sur le fauteuil en face de moi, une chatte alanguie me décrit son sommeil, et j'ai tout loisir d'observer sa façon d'endormie. Plus tard dans la nuit, un qui dort me laisse pénétrer sa chambre et écouter son silence. Je peux même me pencher et le toucher. Ma caresse a pour effet un grognement bizarre, comme si c'était dans l'épais oubli du sommeil que se trouvait, protégée, la mémoire, et les souvenirs les plus nets. Superbe nonchalance de ceux qui dorment. Et moi quelle fabrique de veille entretiendrais-je, si ce n'est que pour produire de l'inapaisement?

Ma mère va bientôt se réveiller. Elle se réveille. Je me retourne enfin, et je n'ai ni envie d'être éveillée ni d'être endormie. Des invités sonnent à la porte. Ont-ils besoin de moi pour fêter mon anniversaire?

Encore l'ailleurs, qui se trouve être chez moi, mais chez moi ce sera toujours ailleurs, je dérange le chat endormi en secouant la couette et les draps, et je reçois en plein visage l'éclair de deux yeux courroucés, effet insolite de la part d'un animal qui se fait fort de toujours viser une autre direction que vous-même. Il me semble pourtant que je m'astreins à ne pas déranger, sans y arriver toujours, mais que j'essaie, et que ne pas déranger est devenu comme une règle de vie, théorie inapplicable, mais qui rassemble les forces de mon esprit, et en ce sens l'empêche de trop s'égarer.

Aujourd'hui qui est un autre jour, le temps adouci accepte de passer par les portes ouvertes, puis finit par me glacer, puisqu'avec la mélancolie j'ai râpé ma peau jusqu'à ce que sa finesse et sa transparence laissent le monde venir à moi. Il est venu, et l'absente, et la foule, et je me sens mieux à présent.

Ma mère fait une sieste tous les après-midi et je peux à nouveau m'allonger à son flanc. Et toujours je feins l'immobilité, et toujours je feins le vague temps d'un sommeil qui passerait dans le jour filtré par les rideaux, par les immeubles voisins,

par le ciel de Paris rempli de voix et de bruits. Ainsi devant l'impossible, le décourageant, allongée, tournée vers l'armoire sombre, et la lampe éteinte et les livres fatigants, je maintiens ma position. Ne fallait-il pas tricher avec le besoin de consolation ?

LA FOSSE D'ORCHESTRE

Dans la fosse d'orchestre, les musiciens prennent leurs aises, le dos recule et les jambes dessinent des figures libres. Leurs instruments sont heureux comme des animaux sauvages dans la nature, ils sont toujours là où ils doivent être, posés sur le côté de la chaise, ou pris dans les bras de leur propriétaire, ils sont toujours à leur place. Utilisés ou non utilisés, leur être ne s'altère pas. Joués ou non, ils ne souffrent pas de laisser indifférent, de n'être pas regardés, ils s'imposent toujours avec la dignité d'un cerf au fond des bois. Instrument moi-même, au fond de la fosse, j'envie leur statut, et la constance de leur respectabilité, et surtout la constance de leur valeur, alors même qu'ils reposent dignement au fond d'un étui ou simplement posé par terre. Leur silence n'est pas synonyme de disparition pour eux, ils n'ont rien à prouver, ils ne sont pas inquiets, ou angoissés par l'idée de la performance. Oh comme j'envie ce que je vois, coincée derrière l'orchestre contre le mur, entourée d'autres chanteurs comme moi les bras ballants, attendant l'instant où le chef d'orchestre nous fera devenir ce que nous sommes, vraiment, et ce que nous ne sommes pas la plupart du temps, puisque sans le chant, nous sommes toujours, à l'intérieur de nous, moins que nous-mêmes, et du dehors, bras ballants, regards travaillés, sourcils relevés pour indiquer aux autres qui ont toujours leurs instruments à côté d'eux ou sur leurs genoux que nous ne sommes pas rien, que l'instrument invisible est là, nous attendons notre résurrection.

DÉMÉNAGEMENT DU MOI

Avant que je ne décide de quitter les lieux, il se passait souvent que le silence viennois s'assoit en face de moi et tricote l'atmosphère. L'air sous son influence rosissait, les murs à distance m'inventaient une surface, je trouvais ainsi parfois la juste mesure de mon être.

Depuis ma décision, les habitudes ne sont plus, l'envol dans la presque-adéquation n'est plus possible, il semble que les lieux se soient totalement désolidarisés de moi. Si les lieux ne supportent pas l'idée du déménagement, cela montre clairement que les lieux sont terribles.

Le vestibule long qui ralentissait les élans de la rue, le salon ouvert qui aspirait les regards, la chambre brave où ma vie mécanique se faisait des crampes à force d'endurances nocturnes, tout cela travaillait à être un lieu, y réussissait, et j'ai voulu croire que je n'y étais pour rien, pour mieux en profiter. Qu'un lieu ait besoin de moi pour être, voilà ce qui me décontenance ! Mon identité qui n'a que les fenêtres pour capter son évaporation n'a que faire d'un lieu qui ne sait pas se débrouiller tout seul ! S'il en est ainsi, je cognerai de mes regards volontaires les murs de ma

nouvelle maison, lui signifierai bruyamment mon indépendance à toute épreuve, et la forcerai à être le lieu qui m'accueille moi, que l'on sache enfin, qui de nous deux est le lieu le plus terrible !

*

Je me suis écroulée maintes fois dans cet appartement qui toujours a tenu à rester beau. Il ne cessait d'être beau alors que je pleurais, je pleurais. La persévérance dans l'écroulement, c'est ce que je sais ressentir à la perfection. Avec tout ça cet appartement est toujours beau, c'est extraordinaire. Moi-même, suis-je restée belle avec tout ça ? Oui.

Je me pose la question tout de même de savoir ce que cela signifie : chez moi. La réponse est par terre, là où glissent toutes mes affaires. Et là c'est moins beau. L'essence du « chez-moi » se laissera deviner sans aucun doute beaucoup plus dans le mobile immobile que dans l'immobile immobile, car, comme on le sait, l'immobile immobile n'est finalement qu'un accident, en comparaison du mobile que l'on immobilise soi-même, et qui de ce fait devient véritablement nous-mêmes plus que nous-mêmes, et constitue notre nature intime à l'extérieur de nous, plus intimement que notre intimité à l'intérieur de nous. Lorsqu'un déménagement vous entraîne vers un moi futur, dans une future maison, avec une future vie, que vous n'avez que l'amour pour tenter de vous convaincre que vous serez la même ailleurs, on ne se remercie pas assez soi-même d'avoir eu ce don de seconde vue, qui a su percer derrière les apparences, le véritable lieu de votre être : l'éternel tas.

*

Je somme le lieu de me dire ce qu'il en pense. Et je serai prête à suivre chacune de ses indications, je suis si obéissante. Ô je ne suis qu'une femme ! Les lambris de ce mur devraient me révéler bientôt : pourquoi, que faire, comment. J'ai tout fait pour parvenir au dialogue avec les différents appartements que j'ai occupés, j'ai souvent cru que la grande révélation qu'ils m'avaient promise me serait enfin dévoilée, j'étais prête à recevoir la leçon d'expérience des appartements anciens, et la leçon de modernité des appartements modernes. Chaque déménagement ravive le besoin puéril de demander au lieu que j'habite qu'il m'enseigne à être moi-même le lieu de mon âme.

Mais tout aussi systématiquement, le déménagement déclenche une grave envie de disparaître. La voiture, dans ces circonstances de grands dérangements, offre au locataire désespéré, prêt à remettre en question toute son existence, l'occasion de jouir d'un mode idéal de vie pendant un temps que j'appellerai par conséquent « les vacances », car rouler, laisser le paysage s'échapper, et bien apprécier sa fuite, c'est une occasion d'apprécier sa propre stabilité, alors que les appartements, maisons et autres futurs tombeaux visités avec des petits cris enthousiastes et hypocrites, donnent à sentir, en contre-point de leur immuabilité, la fuite ou l'échappée de l'être qui nous caractérise.

Avide alors brusquement d'être pleinement nulle part, de bien habiter le nulle part, et tout à la fois pleinement consciente qu'il faut bien accepter d'être lieu soi-même pour que le lieu que l'on habite soit un lieu vivable, qu'il faut bien accepter

de retenir et d'accueillir un peu de soi-même en soi, pour que le lieu puisse à son tour vous retenir et vous accueillir en lui, qu'en vérité, au fond, il faut savoir être habitée pour savoir habiter et tout autant savoir habiter pour savoir être habitée, je doute de vouloir encore être le lieu d'aucune âme.

L'HOMME ET LA FENÊTRE

Devant l'habituelle fenêtre, une fois n'est pas coutume, un homme ! Son habitude à être lui-même s'assoit, ouvre un peu plus ou plutôt (quel trouble, pardonnez-moi) écarte un des battants de la fenêtre habituée à être une, non-habituée à, dans le un, offrir la tentation du deux, la tentation de l'écartement du un en deux, la tentation de l'écartement du deux dans le un. Il avait suffi qu'une main, une main docile, c'est à dire fière de servir la tête à laquelle elle n'est pas reliée directement (toutes ces articulations !) mais à laquelle elle pense passionnément, fût aperçue, dans ce court moment où son existence toute fonctionnelle devient sublime, pour comprendre que cette fenêtre épiée pourtant depuis des mois, pouvait s'ouvrir un peu plus (évidemment qu'elle ne s'ouvre pas plus ni moins qu'avant, et que c'est ma perception, troublée, qui croit apercevoir pour la première fois, plus) se faire deux d'une, se faire deux-chacune sa direction qui peuvent s'écarter, et se faire alors plus une encore.

Et moi, interloquée (c'est à dire charmée), j'observe cet homme assis et nonchalant qui ouvre ma fenêtre (non : il n'ouvre pas ma fenêtre, elle est déjà ouverte, le geste est plus simple, plus facile et donc plus fluidement beau : il écarte un peu plus un des battants) : mais je n'avais jamais vu ça, cette fenêtre modifiée, bouleversée par l'homme qui ne tient pas à ce que la fumée de sa cigarette crée un problème, cet homme donc qui veille à me protéger de sa fumée, afin que je ne sois pas enfumée, fumée moi-même par lui, moi à qui, non-enfumée, il ne reste rien d'autre à faire que d'observer dans le détail (et ce n'est vraiment pas mon habitude) jusqu'à quel point un regard différent, autre (et surtout masculin) peut modifier violemment ces objets habitués à n'être vus que de moi seule.

Je contemple mon unité devenue duelle sous la simple pression d'une exigence masculine, mon unité qui s'y retrouve finalement même si elle laisse passer à travers son intégrité devenue deux intégrités, l'intégrité de l'autre qui aime que le un se fasse deux pour le laisser passer au travers, mon deux qui reste un, mon un offre le trouble du deux qui lui-même offre le trouble du un, et j'aspire à une totale solidarité de la fenêtre et de la femme.

LA FORME D'UNE VACHE

Vos signes distinctifs embellissent le grand signe meuglant qui me dit que vous êtes des vaches. Dès lors mon affection est un pré dans lequel vous broutez, chères sœurs. Provenant de l'une, provenant de l'autre, le meuglement, sombre mais clair, tête l'air en vain. Votre visage appuyé au ciel s'apaise enfin et me regarde, toute pupille. Personne ne me traira jamais. Pourtant votre nonchalante occupation du

terrain, pourtant vos éloignements de la barrière vers l'infini centre du pré, me bouleversent et m'éclairent si bien sur moi-même. Sombre ailleurs, vite, vite, l'espace colle et glisse comme de l'eau sur la vitre de la voiture, ma vitesse se préoccupe de votre claire lenteur, du trot irrégulier au galop impossible, comment foncer maintenant ? Au sortir de la grange, sur les chemins, je suis, sur mon vélo, derrière vous, toute appartenance et adéquation à moi-même comme humain enfin défini, vous êtes toute appartenance à l'espèce des vaches, rien ne me satisfera davantage que d'avoir, du plus chaud, tiré le pur lait brûlant imbuvable, rien ne me rendra plus fière, plus confiante en mon utilité, vous justifiez si parfaitement nos présences qui vous suivent. Et refermant la barrière derrière vous, je constate à quel point plus vous vous ressemblez, plus je me ressemble.

LE JARDIN CLOS

J'avais tellement marché aussi, l'enfant à venir d'abord tranquille avait gigoté et il ne restait plus qu'à franchir à l'allure d'un dodo ce champ de bataille en négatif que représente l'esplanade des Invalides. Me vint à l'esprit, durant cette longue marche, le désir d'être le comte Rostov sur son cheval du Don, d'être à la fois Nicolas et son impatient ajezan, se ruant vers les gris chevaux des bleus français, prenant le mors aux dents, donnant de l'éperon, entraînant derrière soi un régiment de hussards enfantins, effrayés et excités par la charge. J'avais vu derrière les vitrines les mannequins aux figures trop expressives tenir de leur doigts gourds des sabres incurvés comme une arabesque, j'avais déambulé sous la menace neutralisée des baïonnettes ajustées aux fusils, devant les poitrines et les jambes à la rondeur, souligné par les habits ajustés, de cochon destiné à l'abattoir, et j'avais roulé d'un confiant regard de poupée à un autre, en autorisant la mort logée dans les élégants uniformes à suivre des yeux mon étrange démarche. Enfin, plus tard, lorsqu'assise au piano, les genoux légèrement écartés pour laisser passer le ventre tendu, la voix me lissant les cheveux, je pus soupeser chaque croche d'une mélodie de Fauré, ce fut comme une prière efficace qui repose en absorbant, au soulagement des bras électriques, les fatigues diverses.

Ne pourrions-nous pas alors penser que nous sommes en paix, dans ce jardin clos que nous formons encore l'une pour l'autre ? Nous sourions parfois comme le comte Bezoukhov sur le champ de la bataille de Borodino, nous dansons dans les étroites limites de mon ventre, la tête en bas, dans une béate apesanteur, et nous ne savons pas encore que nous ne sommes ni cheval, ni personnage de roman, ni figure de cire. Les choses vues, le musée de l'armée aux Invalides, la belle dame qui passait l'autre jour à cheval sur le sentier humide, cette Annonciation de Fra Angelico à Florence, les souvenirs gluants aussi, sont quotidiennement évacués dans la caisse de résonance de l'armoire aux doigts blancs et noirs. Et il ne me semble pas qu'il y ait meilleur chemin à suivre pour qu'à mon insu, sourde enfin et aveugle comme la musique, plus libre, cette double vie, autour et entre deux vies, passe, sans se retourner sur les morts.